

A la demande du principal radjah de Parlô , nous fûmes conduits dans sa ville, située au fond d'un bois ; le radjah de Travalla et cinq hommes armés de lances et de cris nous accompagnaient. La route fut très-fatigante à cause des chemins raboteux et de la chaleur extrême. On n'arriva qu'à dix heures du soir , après avoir traversé plusieurs villages ; nous fûmes présentés trois jours après au radjah. Une foule considérable nous entourait ; nous étions nus et dans un état à émouvoir la pitié. On nous regarda quelque temps , puis on nous apporta un fusil à chacun , en nous demandant si nous savions en faire usage. Notre réponse affirmative nous coûta cher , car pendant cinq jours nous fûmes surveillés par plusieurs gardes ; au bout de neuf jours nous fûmes un peu plus à notre aise.

Pendant quelques jours on nous fournit abondamment du riz ; nous étions dans une grande maison ouverte de tous les côtés ; il y faisait très-chaud le jour et très-froid la nuit , à cause des brouillards épais , Parlô étant dans un pays bas , que l'on inonde par la culture du riz ; on nous laissait sans habits , je ne tardai pas à être attaqué de la fièvre.

La Providence veillait sur moi , j'étais malade depuis cinq jour , et dénué de tout secours ; une femme entra , me regarda sans rien dire , sortit et

revint bientôt après avec du tabac et des bananes qu'elle me donna ; elle y joignit une petite pièce d'argent , et me demanda si je voulais du thé , je répondis : très-volontiers ; elle dit à un de mes gens de la suivre , lui remit du thé , ainsi qu'un pot pour le faire bouillir , et m'envoya du riz , des vêtemens , un oreiller et deux nattes , en l'invitant à revenir le lendemain. Elle le chargea d'une bonne provision de riz , et nous continua les marques de sa bienfaisance pendant tout notre séjour à Parlô ; elle était de la famille du radjah , et avait épousé un marchand malais. En tout , nous éprouvions plus de bienveillance de la part des femmes que de celle des hommes.

Au bout de quelques jours le radjah Tommy Gandjou nous fit conduire dans une autre maison : j'y fus porté ; plusieurs jeunes filles m'accompagnèrent , s'empresèrent de faire du feu , et de préparer du riz. Ma fièvre était très-violente : quatre jours après cinq vieilles femmes entrèrent et entreprirent de me guérir ; elles me frottèrent avec des branches d'un arbre , et joignirent à cette opération des formules superstitieuses ; la même cérémonie fut répétée à midi et le soir. En me quittant , elles recommandèrent à une jeune fille d'aller le lendemain matin se baigner avec moi dans la rivière. J'y allai seul , en me faisant soutenir par deux de mes gens. Peu de

temps après mon retour à la maison la jeune fille arriva ; elle eut l'air très-mécontente quand elle apprit que je m'étais baigné sans elle.

Ma fièvre diminua , et je me rétablis promptement. Quelques jours après le commandant de Prigghia , fort hollandais sur la côte orientale , éloigné de soixante milles de Parlô , vint nous voir ; il nous invitait à aller à Prigghia ; je refusai péremptoirement , parce que je craignais qu'on ne nous forçât d'entrer au service de Hollande , et je dis que je ne voulais être conduit qu'à Macassar. Cet Européen ne nous offrit rien , et s'en alla de très-mauvaise humeur.

Notre séjour à Parlô fut de huit mois ; c'est une belle ville traversée par un fleuve qui se jette dans la baie ; on y compte 500 maisons ; elle est située à peu près à 1° 30' de latitude sud ; c'est la capitale du territoire d'Oncouila , qui est extrêmement fertile ; on y élève beaucoup de bétail. L'opium que l'on fume est acheté des Hollandais.

Voyant que ces Malais avaient le projet de nous garder , je demandai au radjah la permission de retourner à Travalla. J'espérais trouver une occasion de m'évader pour joindre Touan-Hadji. J'alléguai au radjah le prétexte de prendre les bains de mer. Il fit venir le capitaine du prô sur lequel je devais passer , et lui enjoignit de ne passer que la nuit devant Dongalli. Vaine précau-

tion , un calme nous retint deux jours en vue de cette ville ; je pus ainsi l'observer à mon aise. Le lendemain je débarquai à Travalla , où les habitans ne furent pas très-contens de me recevoir , parce qu'ils souffraient de la disette. On me donna pour nourriture principale des courges vertes qui me causèrent une diarrhée si violente , que je craignis pour ma vie. J'avais laissé mes compagnons à Parlô , sans leur confier mon dessein , jugeant que je pourrais mieux seul trouver les moyens de m'échapper , et les aider à recouvrer leur liberté.

J'allai d'abord à un village peu éloigné de Travalla , je m'y procurai du maïs , et j'allai au lieu où nous avions caché ce que nous possédions : j'y pris ma piastre ; de retour chez moi , je la plaçai sous mon oreiller , sachant que les Malais n'y touchaient jamais ; j'y mis aussi une provision d'épis de maïs que j'augmentais graduellement. Ensuite prenant avec moi un Malais qui m'avait toujours témoigné de l'amitié , je le menai dans le bois , et je lui donnai la gaffe , la hache et les couteaux. Il me fit de grands remerciemens , puis me demanda où était l'argent. Je lui dis que je n'en avais pas ; il crut que je le trompais , et fouilla tout à l'entour de l'endroit où les outils avaient été enterrés. Il ne trouva rien ; nous revînmes à la ville. Cette course m'a-

vait épuisé. Le lendemain je bus un grand coup d'eau de mer qui me purgea fortement. Changeant alors de nourriture, je mangeai le maïs; ma diarrhée diminua; mes forces revinrent.

Constamment occupé de mon évasion, je m'étais pourvu d'une lance de bambou. Quoique je fusse gardé par trois hommes et deux femmes, je me levai vers minuit; mes gardiens dormaient, tout était tranquille. Je pris ma lance, et je m'acheminai vers le rivage. Un canot était amarré le long de la plage, je m'y embarquai et je poussai au large: parvenu à un mille de la côte, je fus alarmé de voir que le canot faisait eau; malgré ma répugnance, je revins vers la côte; au moment où j'abordais le canot finit de s'emplir et coula à fond.

Échappé d'une manière si miraculeuse à une mort certaine, car je ne savais pas nager, je gagnai la terre. Un homme était sur le rivage; supposant qu'il me cherchait, je m'avançai vers lui avec ma lance, bien décidé à ne pas me laisser prendre par un seul homme: quand je m'approchai de lui, il se sauva dans les bois, je conjecturai que c'était un pêcheur. Je retournai à la ville, personne ne bougeait: je pris aussitôt la résolution d'aller par terre à Dongalli. Je traversai des forêts et des montagnes; je laissais de côté les villages que j'aperçus; au point du jour j'entendis

chanter les coqs de Dongalli: bientôt je traversai la palissade qui entoure cette ville, et arrivé au centre, je m'assis sur une solive. Au bout d'une demi-heure il y eut du mouvement dans une maison voisine, c'était le longar ou la maison commune. Il en sortit un homme qui, en m'apercevant entra, et se mit à crier: un diable blanc est assis là: un autre homme attiré par ces cris accourut; c'était justement un domestique de Touan-Hadji; il me reconnut, me prit par la main, et me conduisit chez son maître.

Alors l'espérance de la liberté brilla de nouveau à mes yeux. Touan-Hadji me fit donner à manger. Mes vêtemens étaient remplis de vermine, inconvenient commun chez les Malais. Je remis ma piastre à Touan-Hadji. Il y en joignit deux autres, et acheta de la toile pour me faire une chemise, une veste et une culotte; je n'eus recours à d'autre tailleur qu'à moi-même.

Trois jours après, le radjah de Travalla apprenant que j'étais à Dongalli, me fit réclamer; Touan-Hadji et le radja refusèrent de me laisser aller. Ils m'informèrent que dans trois mois ils me conduiraient à Batavia ou à Macassar, et m'invitèrent en même temps à faire venir les quatre hommes qui étaient restés à Parlô. Touan-Hadji me donna un morceau de papier et un roseau. J'écrivis une lettre à mes matelots, le capitaine

d'un prô en fut porteur; il lui était enjoint de la remettre secrètement : il s'acquitta si bien de sa commission que cinq jours après mes gens arrivèrent à Dongalli.

Ils avaient profité d'une fête pour s'échapper le soir; ils marchèrent toute la nuit, et le lendemain matin ils furent avec moi. Les habitans de Dongalli les accueillirent avec de grandes démonstrations de joie, et leur apportèrent aussitôt des vivres.

Touan-Hadji s'étant embarqué pour aller acheter des subsistances sur d'autres points de la côte, il me laissa sous la garde de sa femme et de deux domestiques. Les quatre matelots furent logés dans le longar, le radjah s'étant chargé de les nourrir.

Après le départ de Touan-Hadji, la disette se fit sentir, et nous en souffrîmes beaucoup; au bout d'un mois les provisions de Dongalli étant presque épuisées, l'on nous mena plus avant dans l'intérieur, chez des Malais de la même tribu. Nous avons séjourné deux mois dans cet endroit, lorsque le radjah de Parlô déclara la guerre au radjah de Dongalli, parce que celui-ci refusait de nous rendre; en conséquence nous fûmes rappelés à la ville ainsi que les cultivateurs; à mesure que le grain est récolté, on l'envoie à Dongalli.

Sur ces entrefaites, Touan-Hadji revint, exigea

que je prisse un fusil, et que je combattisse pour lui; comme nous étions la cause de la guerre, j'y consentis; il me posta dans une petite tour de l'enceinte de la ville, où il y avait un gros pierrier. Un jour les deux partis se livrèrent un combat; on comptait à peu près 200 hommes de chaque côté. Huit guerriers de Dongalli furent tués; plusieurs furent blessés; ceux de Parlô coupèrent la tête des morts, emportant leurs blessés et ceux des leurs qui avaient péri; on dit que leur perte fut considérable. Il n'y eut pas d'autre hostilité commise.

La disette se fit de nouveau sentir; Touan-Hadji fit des préparatifs de départ pour Savieh, port à trois degrés au nord de Dongalli. Je lui demandai la permission de l'accompagner; il y consentit à condition que le radjah ne s'y opposerait pas. Celui-ci refusa en disant que je devais rester à mon poste. Alors je retournai à la tour, j'assemblai mes gens, et prenant nos fusils et tout ce que j'avais reçu du radjah, je portai ces objets chez lui, en lui déclarant que nous ne voulions plus faire le service militaire, et que nous avions envie d'aller à Macassar. Il me répondit que je n'irais pas; je laissai là les fusils et je sortis.

Persuadé qu'il ne nous restait d'autre moyen d'échapper qu'en volant un canot, j'en parlai à mes gens, tous furent de mon avis. Nous allâmes

donc dans les bois à quelque distance de la ville, pour faire des avirons, tâchant en même temps de nous procurer du maïs pour emporter avec nous; nous ne pûmes en obtenir qu'une petite quantité: deux jours après, tout étant préparé, nous fixâmes notre évasion pour la nuit suivante, parce que nous avions observé un canot placé commodément sur la plage. A dix heures du soir nous sortîmes de Dongalli, le canot fut lancé à la mer: je prenais la voile pour la porter dans l'embarcation, lorsque nous fûmes environnés par une vingtaine d'hommes armés de lances. Ils nous menèrent au radjah qui me demanda compte de ma conduite; je lui dis que je tâchais de m'évader parce qu'il ne me donnait rien à manger, et que j'abandonnerais le pays à la première occasion favorable. Cette affaire n'eut aucune suite.

Touan-Hadji n'étant pas encore parti, je le priai de nouveau de nous prendre mes compagnons et moi avec lui; il le voulait bien, le radjah s'y refusa encore. Touan-Hadji devait mettre à la voile à minuit; à cette heure-là nous le suivîmes jusqu'à la porte de la ville, sans l'instruire de nos desseins; la garde nous demanda où nous allions? Nous parlions alors très-couramment la langue du pays; je répondis que nous nous embarquions avec Touan-Hadji qui allait à Savieh chercher du sagou; cet homme nous en crut sur notre parole;

Touan-Hadji passa; quand nous fûmes dehors avec lui, la porte fut fermée.

Un grand canot était sur la plage, nous le mîmes à la mer; nous avions nos avirons, aussitôt nous poussâmes au large, comptant nous diriger sur Macassar, au lieu de gagner Savieh; pendant quelque temps, nous devions suivre la même route que le vieux prêtre.

Au jour nous débarquâmes sur la côte opposée à Dongalli, afin de n'être pas découverts, il fallut cependant allumer du feu; le prô de Touan-Hadji, forcé de se rapprocher du lieu où nous étions, parce qu'il avait le vent contraire, nous dépassa dans la soirée. Nous remîmes en mer au coucher du soleil. Nous étions déjà éloignés d'un mille du rivage, lorsque, voulant hisser une voile, un des matelots monta sur le bord du canot pour lever le mât; l'embarcation chavira, nous tombâmes tous dans l'eau. Il ne nous restait d'autre moyen de salut que de la retourner et de la vider avec nos mains; nous en vîmes heureusement à bout; mais nous avions perdu nos provisions. Retournés à terre, nous fîmes du feu pour nous sécher; ensuite nous remîmes en mer. Ayant navigué à la rame, toute la nuit, nous découvrîmes le matin, tout près de nous, un prô qui s'empara de notre canot. Je dis aux Malais que j'allais avec Touan-Hadji à Savieh, ils me crurent et me conduisirent

à lui. Je protestai à ce vieillard que notre projet, en quittant Dongalli, était uniquement de le suivre. Je lui fis connaître que nous avions grande faim ; il nous donna du riz, puis il consentit à nous garder avec lui. Il profita de la première occasion pour renvoyer notre canot à Dongalli.

Nous restâmes long-temps avec lui à Savieh. Un jour l'ayant accompagné dans une île située dans la baie de Savieh, il m'en fit don en la nommant *île du Pilote*, qualification qu'il me donnait toujours. J'en pris une possession formelle, suivant ses désirs, en y allumant du feu, et y élevant un monceau de pierres. J'y érigeai aussi une grande perche sur laquelle je gravai mon nom, le jour du mois et l'année ; l'île n'était habitée que par des volailles, des oiseaux, des cochons sauvages, et abondait en manguiers et en citronniers.

Touan-Hadji nous permit de préparer du sagou comme ses gens. Nous en fîmes une quantité considérable, dont nous pûmes disposer comme nous le voulions. Une partie fut échangée contre du poisson, une autre contre des cocos.

Nous allâmes ensuite à Dompalis, un peu au sud de Savieh. Touan-Hadji fut appelé par des affaires à Tombou, situé à un jour de route au sud de Dompalis ; je le priai de me laisser dans ce dernier endroit qui était bien plus commode pour la pêche ; il devait revenir dans trois semaines. Au

bout de quinze jours un prô chargé pour les îles Soulou étant arrivé, je fis marché avec le capitaine pour qu'il nous y transportât, sachant qu'il y vient tous les ans des navires anglais ; d'ailleurs ces îles n'étant pas éloignées de Manille, je pensai que nous aurions plus de chance de sortir d'embaras. Le capitaine du prô nous trompait : il fit voile pour Tombou et nous livra à Touan-Hadji. Quand celui-ci me demanda où j'avais dessein d'aller, je lui avouai que nous avions voulu nous évader, ne pouvant supporter l'idée de rester toujours dans le pays.

Depuis ce moment Touan-Hadji nous négligea beaucoup ; j'en conçus tant de chagrin, que le vieillard s'en aperçut, et s'enquit de ce qui le causait ; je lui dis que je désirais retourner dans ma patrie vers ma femme, et je poussai en même temps de profonds sanglots. Il en fut tellement ému, qu'il pleura aussi, puis il me serra dans ses bras, et jura que tant qu'il aurait un morceau de pain, il le partagerait avec moi. Cette marque d'affection me toucha infiniment. Depuis il nous traita beaucoup mieux ; cependant je n'espérais guère qu'il nous conduirait où nous désirions, son pouvoir borné ne lui permettant pas de suivre son inclination ; le pays où nous étions fait partie des états du radjah de Dongalli.

Nous prîmes donc le parti de nous enfuir en

nous emparant d'un canot. Je façonnai cinq avirons, mes gens allèrent battre du riz chez les Malais, qui, pour leur peine, leur en accordaient une portion. Un prô de pirates étant venu à Tombou, je m'emparai de son canot; nous mîmes nos petites provisions à bord, et bientôt nous fûmes au large. Nous faisons route au sud vers Macassar; de temps en temps nous abordions sur la côte où nous trouvions de l'eau.

Après trois jours de navigation, nous fûmes poursuivis par un prô qui ne tarda pas à nous accoster. Les Malais qui le montaient me connaissaient; ils me demandèrent où j'allais; je répondis à Macassar: ils répliquèrent que je devais retourner avec eux à Tombou, et nous ordonnèrent de monter sur leur prô. Ils nous serraient de très-près; mais comme ils n'étaient que cinq hommes, je pensai qu'il ne fallait pas céder; nous fîmes donc force de rames pour nous éloigner, quoique nous eussions le vent contraire. Ils essayèrent d'abord de nous suivre; leur prô ne marchait pas assez vite, ils regagnèrent la côte.

Le vent était très-fort et la mer houleuse, il fallut se rapprocher de terre. N'y apercevant personne, nous débarquâmes à Tannaméré qui est à une douzaine de lieues au sud de Travalla. Aussitôt nous allumâmes du feu pour faire cuire notre riz. Un de nos avirons s'était brisé; un des

matelots, en cherchant un morceau de bois pour le raccommoder, fut pris par deux Malais qui s'avancèrent vers nous; je les reconnus tous deux; l'un était le capitaine du prô qui m'avait amené de Parlô à Travalla. Il me questionna; je lui dis que nous allions à Macassar, en même temps je m'armai de ma lance et de mon couteau; il me pria de lui laisser voir ce couteau; je refusai, il nous enjoignit de retourner avec lui, je lui répondis que nous étions déterminés à n'en rien faire; en même temps nous sautâmes tous dans le canot.

Nous étions obligés de passer devant le prô qui nous avait donné chasse le matin, heureusement la nuit nous empêcha d'être aperçus; une forte bourrasque, accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie nous fut d'un grand secours, en nous fournissant de l'eau dont nous manquions. Au point du jour nous étions à une grande distance dans le sud; nous n'apercevions rien qui pût nous alarmer, cette partie de l'île paraissait inhabitée.

Le huitième jour après notre départ de Tombou, nous nous approchâmes d'un endroit de la côte qui paraissait cultivé et bien peuplé. Ayant passé devant plusieurs villes et vu des prôs dans les ports, nous primes terre dans un lieu écarté; nous avions déjà bu chacun un bon coup d'eau douce, quand trois canots se dirigèrent vers nous;

aussitôt nous remîmes en mer. Au coucher du soleil nous en découvrîmes deux autres qui pêchaient à un petit intervalle; nous nous approchions pour nous enquérir de la distance de ce lieu à Macassar; dès qu'ils reconnurent que nous étions des blancs, ils se hâtèrent de regagner le rivage. Je leur criai d'arrêter, ils nous dirent de venir à terre; je n'en avais nulle envie. Deux près étaient à l'ancre à peu de distance; j'en acostai un, il n'y avait à bord qu'un vieillard à qui je demandai où était le capitaine; il répondit qu'il dormait dans la cale, et alla aussitôt l'éveiller. Le capitaine parut sur le pont, une lance à la main, sans me rien dire, il appela ses gens qui vinrent au nombre de quatre, armés comme lui; il me fit les questions ordinaires, quand j'y eus satisfait, je lui demandai à mon tour quelle était la distance jusqu'à Macassar, il prétendit qu'il fallait plus d'un mois pour y arriver; je répliquai que ce n'était pas vrai. Il m'invita à venir à bord de son près ou à débarquer, je refusai, je lui souhaitai le bon soir, et je fis pousser au large; un canot monté par quatre hommes nous donna chasse jusqu'à onze heures du soir sans pouvoir nous atteindre. L'ayant perdu de vue, nous revîrâmes de bord vers la terre.

Le lendemain au point du jour nous vîmes un grand nombre de canots occupés à pêcher; deux

s'approchèrent de nous, ils n'étaient montés chacun que par un seul homme. L'un d'eux, un vieillard intelligent, vint dans notre canot; il répondit à mes questions sur Macassar, qu'il nous faudrait trente jours pour y aller, et m'invita en même temps à débarquer pour rendre visite au radjah. Naturellement je refusai. Je lui demandai ensuite combien un près mettrait de temps pour aller à Macassar; après bien des façons, il me dit qu'il ne lui faudrait que deux jours. Cette déclaration ranima nos espérances; elles ne tardèrent pas à être déçues.

Nous étant séparés de ce vieillard, nous poursuivîmes notre route le long de la côte. Le vent était favorable; malheureusement nous manquions de voiles pour en profiter. Au soleil couchant un près se détacha du rivage, et nous eut bien vite atteints. Cinq Malais sautèrent dans notre canot et nous firent prisonniers. Le radjah de Pamboune les avait envoyés pour nous prendre. Au moment où nous débarquâmes, ils nous dépouillèrent de tout ce que nous avions, ce qui se réduisait à peu de choses. Nous fûmes menés chez le radjah, chez lequel étaient réunis les principaux personnages du lieu. Aux questions qui me furent adressées pour savoir d'où je venais et où j'allais, je fis les réponses ordinaires, et j'ajoutai qu'il fallait que je partisse sur-le-champ pour Macassar.